

SESSION 2010

**AGREGATION
CONCOURS INTERNE
ET CAER**

Section : LETTRES MODERNES

**COMPOSITION À PARTIR D'UN OU PLUSIEURS AUTEURS
DE LANGUE FRANÇAISE**

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

Dans une classe de Première, vous étudiez le groupement de textes suivant en lien avec l'objet d'étude « la poésie ».

Vous présenterez votre projet d'ensemble et les modalités de son exploitation en classe.

1. Pierre de Ronsard (1524-1585), « Aux cendres de Marguerite de Valois, reine de Navarre » (1551), in *Odes*, livre V.
2. Victor Hugo (1802-1885), « À Théophile Gautier », in *Le Tombeau de Théophile Gautier*, Paris, Lemerre, 1873.
3. Stéphane Mallarmé (1842-1898), « Le Tombeau d'Edgar Poe », 1876.
4. Jean Ritsat (né en 1943), « Tombeau de Monsieur Aragon » (sections I et II), 1983.

Extrait 1

Aux Cendres de MARGUERITE DE VALOIS, Royne de Navarre.

Ode pastorale par Pierre de Ronsard Vandomois.

Bien heureuse & chaste Cendre
Que la Mort a faict descendre
Dessous l'oubly du tumbeau :
Tumbeau qui vrayment enserre
Tout ce qu'avoit nostre terre,
D'honneur, de grace, & de beau.

Comme les herbes fleuries
Sont les honneurs des prairies,
Et des préz les ruisseletz,
De l'orme la vigne aymée,
Des bocaiges la ramée,
Des champs les bledz nouveletz :

Ainsi tu fuz (ô Princesse)
Ainçois plus tost ô Deesse,
Tu fuz certes tout l'honneur
Des Princesses de nostre age,
Soit en force de courage,
Ou soit. en royal bon heur.

Il ne faut point qu'on te face
Un sepulchre qui embrasse
Mille Termes en un rond :
Pompeux d'ouvrages antiques
Et de haux pilliers Doriques
Elevéz à double front.

L'Airain, le Marbre & le Cuyvre
Font tant seulement revivre
Ceux qui meurent sans renom :
Et desquelz la sepulture
Presse soubz mesme closture
Le corps, la vie, & le nom :

Mais toi, dont la renommée
Porte d'une aile animée
Par le monde tes valeurs :
Mieux que ces pointes superbes,
Te plaisent les douces herbes,
Les fontaines, & les fleurs.

Vous Pasteurs que la Garonne
D'un demy tour environne,
Au millieu de voz préz vers,

Faictes sa tumbe nouvelle,
Et gravéz l'herbe suz elle
Du long cercle de ces vers

ICY LA ROYNE SOMMEILLE
DES ROYNES LA NONPAREILLE
QUI SI DOUCEMENT CHANTA,
C'EST LA ROYNE MARGUERITE
LA PLUS BELI.E FLEUR D'ESLITE
QU'ONQUE L'AURORE ENFANTA.

Puis sonnéz voz Cornemuses,
Et menéz au bal les Muses
En un cerne tout au-tour:
Soit aux jours de la froidure,
Ou quant la jeune verdure
Fera son nouveau retour :

Aux raix cornuz de la Lune
Assembléz sous la nuict brune
Voz Naiades & voz Dieux ,
Et avecque voz Dryades
Donnéz luy dix mille aubades
Du flageol melodieux.

Tous les ans soit recouverte
De gazons sa tumbe verte,
Et qu'un ruisseau murmurant
Neuf fois recourbant ses undes
De neuf torçes vagabondes
Son sepulchre aille emmurant.

Dittes à voz brebiettes,
Fuyéz vous-en camusettes
Gaignéz l'ombre de ce bois:
Ne broutéz en cette prée,
Toute l'herbe en est sacrée
A la Nympe de Valois.

Dittes, a tout-jamais tumbe
La manne dessus sa Tumbe :
Dittes aux filles du ciel,
Venéz mouches menageres,
Pliéz voz ailes legeres,
Faictes ici vostre miel.

Dittes leur, troupes mignonnes,
Que vos liqueurs seroient bonnes
Si leur douceur egalloit

La douceur de sa parolle,
Lors que sa voix douce & molle
Plus douce que miel couloit.

Dittes, que les mains avarés
N'ont pillé des lieux barbares
Telle Marguerite encor,
Qui fut par son excellance
L'Orient de nostre France
La richesse & le thresor.

Ombragéz d'herbes la terre,
Tapisséz-la de Lierre,
Plantéz un Cypres aussi :
Et notéz dedans a force
Suz la nouailleuse écorce
De rechef ces vers ici.

PASTEURS, SI QUELQU'UN SOUHAITTE
D'ESTRE FAICT NOUVEAU POETTE,
DORME AUX FRAIZ DE CES RAMEAUX:
IL LE SERA, SANS QU'IL RONGE
LE LAURIER, OU QU'IL SE PLONGE,
DANS L'EAU DES TERTRES JUMEAUX.

Seméz apres mille roses,
Mille fleurettes decloses,
Verséz du miel, & du laict:
Et pour annuel office
Rependéz en sacrifice
Le sang d'un blanc aiglelet.

Faictes encor à sa gloire
Pour allonger sa memoire
Mille jeux & mille esbatz :
Vostre Royne sainte & grande
Du hault ciel vous le commande :
Pasteurs, ni faillez donc pas.

Iö Iö MARGUERITE,
Soit que ton Esprit habite
Sur la nue, ou dans les champs,
Que le long oubly couronne,
Oy ma lyre qui te sonne,
Et preste l'aile à mes chantz.

Extrait 2

AU LECTEUR

Théophile Gautier, mort le 23 octobre 1872, à Paris, laisse des livres d'une forme achevée et le souvenir d'une vie que le soin de l'Art a remplie tout entière.

Nous avons eu la pensée de consacrer à la Mémoire de ce Maître un Monument littéraire renouvelé de ces Tombeaux que les Poètes du XVI^e siècle élevaient à leurs Morts illustres.

En des jours lointains, on sera touché sans doute, en feuilletant ce Livre, de voir que tant de Poètes, Français ou Étrangers, séparés d'habitudes, d'esprit et de langage, se sont réunis pour louer une existence paisible et une Œuvre exemplaire.

Alphonse LEMERRE.

LE TOMBEAU DE THÉOPHILE GAUTIER

À THÉOPHILE GAUTIER

Ami, poète, esprit, tu fuis notre nuit noire.
Tu sors de nos rumeurs pour entrer dans la gloire ;
Et désormais ton nom rayonne aux purs sommets.
Moi qui t'ai connu jeune et beau, moi qui t'aimais,
Moi qui, plus d'une fois, dans nos altiers coups d'aile,
Éperdu, m'appuyais sur ton âme fidèle,
Moi, blanchi par les jours sur ma tête neigeant,
Je me souviens des temps écoulés, et, songeant
À ce jeune passé qui vit nos deux aurores,
À la lutte, à l'orage, aux arènes sonores,
À l'art nouveau qui s'offre, au peuple criant Oui,
J'écoute ce grand vent sublime évanoui.

Fils de la Grèce antique et de la jeune France,
Ton fier respect des morts fut rempli d'espérance ;
Jamais tu ne fermas les yeux à l'avenir.
Mage à Thèbes, druide au pied du noir menhir,
Flamine aux bords du Tibre, et brahme aux bords du Gange,
Mettant sur l'arc du dieu la flèche de l'archange,
D'Achille et de Roland hantant les deux chevets,
Forgeur mystérieux et puissant, tu savais
Tordre tous les rayons dans une seule flamme ;
Le couchant rencontrait l'aurore dans ton âme ;
Hier croisait Demain dans ton fécond cerveau ;
Tu sacrais le vieil art, aïeul de l'art nouveau ;
Tu comprenais qu'il faut, lorsqu'une âme inconnue
Parle au peuple, envolée en éclairs dans la nue,
L'écouter, l'accepter, l'aimer, ouvrir les cœurs ;
Calme, tu dédaignais l'effort vil des moqueurs
Écumant sur Eschyle et bavant sur Shakspeare ;
Tu savais que ce siècle a son air qu'il respire,
Et que, l'art ne marchant qu'en se transfigurant,
C'est embellir le beau que d'y joindre le grand.
Et l'on t'a vu pousser d'illustres cris de joie
Quand le drame a saisi Paris comme une proie,
Quand l'antique hiver fut chassé par Floréal,

Quand l'astre inattendu du moderne idéal
Est venu tout à coup, dans le ciel qui s'embrase,
Luire, et quand l'Hippogriffe a relayé Pégase !

*
* *

Je te salue au seuil sévère du tombeau.
Va chercher le vrai, toi qui sus trouver le beau.
Monte l'âpre escalier. Du haut des sombres marches,
Du noir pont de l'abîme on entrevoit les arches ;
Va ! meurs ! la dernière heure est le dernier degré.
Pars, aigle, tu vas voir des gouffres à ton gré :
Tu vas voir l'absolu, le réel, le sublime.
Tu vas sentir le vent sinistre de la cime
Et l'éblouissement du prodige éternel.
Ton olympe, tu vas le voir du haut du ciel,
Tu vas, du haut du vrai, voir l'humaine chimère,
Même celle de Job, même celle d'Homère,
Âme, et du haut de Dieu tu vas voir Jehovah.
Monte, esprit ! Grandis, plane, ouvre tes ailes, va !

Lorsqu'un vivant nous quitte, ému, je le contemple ;
Car, entrer dans la mort, c'est entrer dans le temple ;
Et quand un homme meurt, je vois distinctement
Dans son ascension mon propre avènement.
Ami, je sens du sort la sombre plénitude ;
J'ai commencé la mort par de la solitude,
Je vois mon profond soir vaguement s'étoiler.
Voici l'heure où je vais, aussi moi, m'en aller.
Mon fil trop long frissonne et touche presque au glaive ;
Le vent qui t'emporta doucement me soulève,
Et je vais suivre ceux qui m'aimaient, moi banni.
Leur œil fixe m'attire au fond de l'infini.
J'y cours. Ne fermez pas la porte funéraire.

Passons, car c'est la loi ; nul ne peut s'y soustraire ;
Tout penche ; et ce grand siècle avec tous ses rayons
Entre en cette ombre immense où, pâles, nous fuyons.
Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !
Les chevaux de la Mort se mettent à hennir,
Et sont joyeux, car l'âge éclatant va finir ;
Ce siècle altier qui sut dompter le vent contraire
Expire... — O Gautier, toi, leur égal et leur frère,
Tu pars après Dumas, Lamartine et Musset.
L'onde antique est tarie où l'on rajeunissait ;
Comme il n'est plus de Styx il n'est plus de Jouvence.
Le dur faucheur avec sa large lame avance
Pensif et pas à pas vers le reste du blé ;
C'est mon tour ; et la nuit emplit mon œil troublé
Qui, devinant, hélas, l'avenir des colombes,
Pleure sur des berceaux et sourit à des tombes.

Extrait 3

LE TOMBEAU D'EDGAR POE

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la Mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu,
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calmé bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

Extrait 4

I

Écriture rends-nous la mémoire avant que
L'oubli n'enfouisse nos songes comme dans
Un jardin abandonné le tohu-bohu
Des lilas et des herbes mouillées où se bousculent
Des odeurs je pense à toi ami maintenant
Que la rumeur t'a enseveli je
Me retrouve seul dans l'attente des roses
Que tu aimais égorger avec des ciseaux
D'argent Ô comme le temps me manque au milieu
De la vie comme au bord d'une tombe à qui
Parlé-je donc devant ce miroir brisé Ô
J'ai avalé les ombres et leurs flammes de cendre
J'appelle au secours les morts me répondent comme
En écho et les vivants ne m'entendent pas
Charognards regardez j'ai un trou dans le cœur
Une étoile y est tombée un soir de Noël
Creusant un cratère où le feu a la couleur
Du sang

II

C'était dans la nuit du vingt et trois au vingt et
Quatre en décembre avant que le jour ne se rende
À la ténèbre dans la chambre aux volets clos
Depuis combien de jours obstiné gardais-tu
Les yeux fermés semblait-il sourd à nos paroles
Des femmes te veillaient attentives et douces à
Tes lèvres un jeune homme presque un enfant encor
Tout l'après-midi avait cherché sur ton corps
Des veines enfouies comme des violettes
Dans un miroir où l'ombre flamboie le cœur
À ton poignet ne tresse plus de collier
Ô vagues comme des perles une à une chues
Et ma main dans ta main je t'appelle et ma bouche
Contre ton oreille je veux te retenir
Ne t'en vas pas ne t'en vas pas reviens vers nous
Égarés comme des enfants dans la forêt
Des ombres aiguisées comme des couteaux
Ô père à qui toute parole est refusée
Quel roc dans ta gorge retient le souffle qui
Porte les mots quel enchantement nous dérobe
À ta vue déjà les jambes bleussent et
Le ventre alors elles se sont penchées vers
Toi dans la clarté des lampes baissées mais
Rien n'y faisait pas même la tendre prière
De chasser l'intrus dans ta poitrine et tes vains
Efforts ponctués par les sourcils comme des
Virgules c'est la fin murmura-t-elle en se
Retirant alors je me suis agenouillé
Comme le passeur je t'ai pris par la main et
Je me suis nommé ami et nous ne savions
Plus à quelle rive tu nous attendais ni
S'il fallait encore espérer te rejoindre et
Nous nous regardâmes sans oser nommer ce
La qui allait venir Ô j'ai dans les yeux soudain
Lorsque je me retournai cette suspension
De la respiration ce halètement
Interrompu le silence enfin de l'éclair
Et l'attente de la foudre qui allait te
Rendre à tes habits d'opéra Ô mon ami
Farouche te voilà terrassé et son pied
Sur ta bouche elle te brise arrache la langue
Libère les vents turbulents qui t'habitaient
Alors la terreur nous jeta contre le mur
Et tremblant j'ai entendu ce courant d'air rompre
Tes os t'abatte par deux fois comme un volcan
Crache les haleines de feu qui obscurcissent
Le soleil et les pestilences qui dorment dans
Le ventre des nuages par deux fois j'ai vu
L'antre de la mort se refermer sur ta gorge
Aux battements d'oiseau blessé mordue